

La nouvelle

Le règne animal ne s'encombre pas de pitié. Les faibles et les blessés, d'instinct, la meute les met à mort. Cet acharnement contre les sans défense, contre les vaincus d'avance, m'a toujours semblé insoutenable et si contraire à nos élans humains. Et pourtant !

J'avais douze ans, je redoublais une année avec le souci d'insertion pour seule boussole. La présence d'une nouvelle, venue comme moi d'une autre classe, ne suffisait pas à diluer mon appréhension. Les autres naviguaient entre des clans déjà formés, des alliances définies, des rapports de force établis. Mon passé de souffre-douleurs m'avait perclus de tics au point qu'on ne pouvait paraître-il me regarder sans avoir envie à son tour de clignoter des paupières, de se désorbiter les yeux, de se déboîter la nuque, de se racler la gorge, de se tortiller les cheveux ou de frétiller les jambes. Une distraction hors norme venait couronner ces tares et réussissait à me mettre à dos les rares professeurs capables d'endurer sans ciller mon incessante litanie de grimaces convulsives. Chaque question me surprenait en flagrant délit d'inattention. Régulièrement, j'oubliais mes affaires, perdais mes cahiers, notais les devoirs de travers, me trompais dans les jours de congé. Redoubler m'avait été présenté comme la chance de prendre un nouvel envol ; je n'y voyais pour ma part que la menace de rester une année de plus la proie de tous les quolibets, promu d'office au rang de bouc émissaire, défouloir tout trouvé de mes pairs, sous l'œil complaisant des enseignants toujours appliqués à ne rien remarquer de ces brimades et cruautés. La corpulence de la nouvelle déjoua mes funestes pressentiments :

- Eh, regardez, y a la grosse qui s'empiffre !

Tous les regards convergèrent vers l'assiette de la fille dont la fourchette restée en l'air, comme suspendue dans son élan, amorçait déjà un atterrissage d'urgence. Et les commentaires fusèrent, impitoyable surenchère. Déjà le double menton était pris d'un tremblement annonciateur de larmes qu'elle contenait dans un touchant effort de dignité. Et il y avait dans ce désarroi quelque chose de gélatineux d'une drôlerie irrésistible. La fourchette dépitée picorait piteuse des bouchées qui bouchonnaient les amygdales et les autres en rajoutaient, déchaînant leur sadisme contre cette proie trop facile et pour ainsi dire consensuelle. Ma discrétion se fondait dans le réfectoire comme un brin d'herbe dans une pelouse. Tous n'avaient d'yeux que pour elle.

Son assiette ne contenait pourtant que des légumes à l'eau et l'ébauche de féculents que s'autorisent les abonnés aux régimes ingrats et aux privations inutiles. Mais les avaleurs de frites dont la jeunesse en pleine croissance défiait les lois de l'assimilation trouvaient indécemment qu'une grosse se nourrisse et jugeaient la portion à l'aulne de leurs gras grignotages. La fourchette s'était immobilisée et les larmes perlaient. La gorge obstruée ne laissait plus passer ces éphémères trompe-la-faim.

- Tu vas pas te laisser gâcher l'appétit par leurs âneries, que je lui glissai avec un regard qui se voulait de compassion solidaire et que tous prirent pour une moquerie supplémentaire.

Elle la première. Laissant en plan son repas à peine entamé, elle alla isoler son humiliation aux toilettes, ultime rempart contre la méchanceté.

Ma première pensée égoïste une fois de retour à la maison après cette journée d'immersion fut que je m'en étais pas mal sorti. La grosse agissait comme un bouclier anti-quolibets. Sa présence me sauvait. Un bruit de placard m'arracha furtivement à la dégustation mentale de cette aubaine. On aurait juré quelqu'un. Balayant cette hypothèse farfelue d'un crépitement de contractions faciales, je m'attelai à mes devoirs sans plus faire cas de mes hallucinations. Le souvenir de ce gratis-chuchotis me sauta contre plus tard, lorsque le soir conjugué à l'immobilité me fit frissonner. J'ouvris le placard pour y prendre un pull et bondis en arrière : debout face à moi me dévisageait mon double, un garçon de mon âge rigoureusement identique, mais aussi calme que j'étais perturbé et dont l'aplomb manifeste tranchait avec mon manque d'assurance. Un cri monta à mes lèvres. Il l'intercepta d'un doigt sur les siennes. Puis voyant que je peinai à me remettre, il me gratifia d'une tape amicale sur l'épaule :

- Relax, mon gars, je ne mors pas.

Ebroué de mon effroi premier, je restai à le contempler, fasciné par l'extraordinaire ressemblance.

- T'es qui toi ?
- Je suis toi, version super-héros.

Pour invraisemblable qu'il fût, ce début d'explication me séduisait. Et, de fait, j'aurais aimé dégager autant de confiance en moi, porter sur le monde un regard aussi franc, arborer cette

attitude posée et ce sourire inébranlable. Si mon jumeau était venu me livrer une recette, j'étais preneur et prêt à lui pardonner l'incongruité de sa présence.

- Et ça fait quoi un super-héros ?
- Ça vole au secours des grosses persécutées.

La réponse avait fusé à la vitesse d'une évidence, comme un direct en pleine face. J'en restai chancelant :

- Une histoire à se mettre toute une classe à dos ! objecta mon pragmatisme.
- Ces minus ? Ils feront pas le poids contre nous deux.

En une réplique me voilà enrôlé, décapé de ma couardise, promu au rang de justicier. Tout imprégné de l'audace de mon vis-à-vis et dopé par sa confiance, je me sens presque capable, à l'instant, de ce rôle à contre-emploi. Et puis la grosse m'émeut avec son tremblement. Si ce n'est pas moi, si ce n'est pas lui, c'est qui, qui la défendra ? Le lendemain matin sur le chemin de l'école, j'ai le regard moins fuyant que d'habitude et un début de détermination clignote entre mes tics.

Quand Julien vient à ma rencontre la face fendue d'un large sourire, mon premier réflexe est de regarder derrière moi. Personne : cette marque de soudaine sympathie m'est bien destinée. Honoré plus que je ne voudrais me l'avouer, drôlement flatté même d'être traité d'égal à égal par le meneur de la classe, l'effronté de service, celui dont le charisme et l'arrogance donnent le ton en toute situation, je réponds à son salut amical par une salve de tics auxquels il ne prête pas attention :

- Comme tu l'as cassée la grosse ! qu'il s'enthousiasme.

Ma promotion repose donc sur un malentendu. Je clignote, louvoie, bafouille, partagé entre l'honneur de cette discussion au sommet et le malaise de renier ma résolution de la veille.

- On a un plan d'enfer, qu'il me glisse sur le ton de la confiance.

Au fond de moi, une voix fluette dissonne, aussitôt recouverte par la joie claironnante d'être associé à un projet. L'idée est aussi simple que prometteuse : dès que la cloche nous libère, cinq filles se précipitent aux toilettes. L'une d'elle dissimule sous la lampe murale un téléphone que le geek de service a astucieusement connecté à l'ordinateur, afin de nous offrir une vision en direct des abords de la cuvette, puis ressort sans oublier de tirer la

chasse pour donner le change, tandis que les quatre autres bloquent l'accès aux autres cabinets. Quelques quolibets suffiront à rabattre la grosse vers cette zone d'intimité où nous aurons tout loisir d'étudier son anatomie plantureuse. Julien jubile de tant de subtilité. J'opine consterné, roule les yeux, craque la nuque, totalement en porte-à-faux dans ma vocation de super-héros.

Hormis quatre filles inhabituellement pressées d'aller se soulager et XXL, on est tous rassemblés devant l'ordinateur, à museler notre excitation, les yeux rivés sur la lunette sur le point d'accueillir le généreux postérieur. L'ouverture de la porte provoque un frémissement d'impatience et quelques gloussements étouffés.

- On se croirait au zoo, pouffe une midinette.
- Pour la première sortie d'un jeune hippopotame, renchérit une brindille.

D'un geste, Julien leur intime de se taire. Gros plan sur big mac, de la tête à mi-cuisses. Mais au lieu de baisser son pantalon, elle balaie les murs et la porte du regard, nous fixe un instant droit dans les yeux. Chacun retient son souffle. Une main large comme une rame nous fond dessus, le plan fixe se met en mouvement, on voit brièvement passer des pieds, puis l'eau de la cuvette nous engloutit tous dans un grand trou noir. « Merde ! », commente sobrement le propriétaire de cet Ipad dernière génération.

Je m'associe hypocritement à la consternation générale, ajoute une fausse note au concert de jérémiades qui suit le fiasco. J'ai la nuque qui craque et la voix qui déraile. C'est moi qui ai prévenu la nouvelle. Rien de bien glorieux : juste un billet anonyme glissé dans son cahier. Le seul moyen que j'aie trouvé de lui éviter cette humiliation sans sacrifier ma toute récente intégration. Dans mon casier, je me casse le nez sur mon sosie. Il a tenu promesse, m'a suivi à l'école. J'essaie de faire valoir mon intervention ; il reste intransigeant.

- T'appelle ça un soutien ?

Conscient qu'il n'y a pas de quoi pavaner, j'essaie quand même d'argumenter.

- On a noyé l'affront
- Tu penses qu'ils vont te respecter longtemps dans ton rôle de suiveur à reculons ?

Il m'agace pour finir et je me retiens de lui boucler mon casier au nez.

- J'attends des explications, glapit le prof dont l'exaspération s'élève d'un demi-ton à mesure que la grosse rentre dans sa coquille. Non mais qu'est-ce qui vous a pris de saboter le téléphone d'un camarade ?

On le sent au bord de la crise de nerfs et la gélatine, de plus en plus flasque, se ratatine de résignation devant tant de parti pris. L'indignation bat dans mes tempes. Elle tambourine si fort que même ma lâcheté s'en trouve assourdie. Et de fait c'est bien ma main qui pointe un index timide au-dessus des têtes.

- Ben voilà Signofile qui s'en mêle maintenant !

Cette allusion grossière à mes troubles nerveux dans la bouche d'un enseignant met mon début de révolte en ébullition.

- Comme il te cause ce pion ! s'insurge l'autre moi.

Sa remarque aiguillonne mon courage :

- A votre place, je me demanderais plutôt ce que ce téléphone faisait aux toilettes ! que je balance à la stupéfaction générale. Et je ne suis pas le moins surpris de ma propre audace.
- Faux cul, siffle Julien entre ses dents, mais je n'ai d'oreille que pour les ovations de mon jumeau.

Dans un visage bouffi, deux yeux s'arrondissent. Et j'y vois passer une lueur de respect. Déjà le prof a repris contenance :

- Excusez-moi Bastien, vous n'avez pas tout tort. Est-ce que quelqu'un peut m'expliquer ce que ce téléphone faisait dans les WC ?

A la sortie des cours, Julien me guette pour m'exploser la tête. D'autres enragés font meute autour de lui. J'ai eu mon heure de gloire : voilà l'addition. Me savoir épaulé par le gars du casier ne suffit pas à me donner du cran. Si ça ne tenait qu'à moi, je les affronterais au quatre cents mètres tout terrain – la distance entre l'école et chez moi - plutôt qu'au corps à corps, mais deux malabars bloquent la sortie. Impossible d'échapper au massacre. Alors je

me déchaîne à coups de pieds, de poings, m'en prends plein la figure aussi, mais l'adrénaline occulte la douleur. Le sang entrave ma vision. Pourtant je vois un de mes agresseurs trébucher au moment où il allait m'achever. Etonné, je regarde d'où vient le croche-patte. Une main large comme une rame s'abat sur la face à Julien. Une fois sortie de ses gonds, XXL se bat avec la puissance d'un sumotori. Et à côté d'elle, personne ne fait le poids.

La défense de la grosse fut mon plus beau triomphe. Si je devais laisser un seul souvenir à la postérité, j'aimerais que ce soit cette heure-là où j'ai lutté à contre-courant pour une cause qui me semblait juste. Où je me suis, ce faisant, affranchi de beaucoup de complexes. Même si mes tics et autres signes de nervosité ont perduré encore quelques années, même si je n'ai jamais pu atteindre le panache de mon alter ego, j'ai appris à mieux m'accepter. Et il m'a fallu encore très longtemps pour comprendre que le super-héros était au fond resté terré dans son casier pendant que j'affrontais la meute.

Récemment, j'ai revu la grosse : elle s'est un peu affinée et beaucoup affirmée.